LES TRISTES CHAMPS D'ASPHODÈLES

CRÉATION 1997

PATRICK KERMANN

Quand la mémoire disloque le temps

Dans un lieu presque mythique et empli d'un passé recomposé, « Les tristes champs d'Asphodèles » de Patrick Kermann (1), n'en finit pas de nous donner le regret de ce jour où les dieux ont réellement abandonné les hommes à leur destin. Depuis ce moment où Béllérophon, premier humain mélancolique et héros d'Homère, exilé parmi les hommes, a ouvert les voix du désespoir et de la tristesse.

Cette pièce mise en scène par Suzanne Oswald et remarquablement interprétée par les acteurs du groupe Machine Arrière nous entraîne, presque malgré nous dans l'antre des souvenirs et de la mémoire, de lieux revisités que parfois on préfère oublier. Imaginez un décor noir, dans une sorte de boîte obscure, cercueil ou lieu d'enfermement traversant notre quotidien, et puis des hommes et des femmes qui errent, tentant de se parler, de se toucher, de s'aimer. Et puis Lautre, celui de nulle part, qui veut parler, articuler des sons, poser des questions, le fameux "Quoi", qui essaie mais n'arrive à rien de vivant. Et qui est forcément rejeté, banni de tous territoires en marche suspendue entre hier et aujourd'hui. Il vaque dans ces tristes champs urbains, inoccupé de tout et de rien.

Moqué, bafoué, dérisoire pantin désarticulé par « ceux » qui bougent et s'expriment.

Au gré de ses déambulations, cet homme dont la langue s'est immobilisée, croise des ombres déchues, figures d'un monde que la catastrophe a figé dans un temps hors du temps. Avec ce côté carnavalesque où les spectres découvrent leurs droits et bousculent les vivants.

La langue de Patrick Kermann est celle du souvenir, en symbiose d'un théâtre abstrait et presque fictif, en opposition des créations contemporaines inspirées par Samuel Beckett.

Lautre parviendra-t-il à s'imposer dans ce monde mort ? La lumière surgira-t-elle à filtrer dans cette obscurité totale ?

L'aube pointe, le crépuscule s'estompe. Un futur est donc encore possible.

Peut-être que les dieux n'ont pas totalement effacé de leurs préoccupations l'espèce humaine.

S. G.

Tous les soirs jusqu'au vingt décembre au 5, rue du Prieuré. Réservations indispensables au théâtre de la Digue au 05.61.42.97.79

LES TRISTES CHAMPS D'ASPHODELES

de Patrick Kermann, mise en scène de Solange Oswald

Jusqu'au 20 décembre, 19h, 5, rue du Prieuré

Le spectateur est convié à un étrange voyage ponctué de rencontres inquiétantes et décalées. Il y est question d'une parole de père, d'un personnage paumé qui écrase les pieds d'une dame à l'arrêt d'un bus, d'un autre qui refuse de tenir debout. Un étranger y est mis à mort. On assiste à une revue bizarre où un meneur/maquereau se réjouit d'histoires castratrices évoquées par la voix innocente d'une ingénue en tenue légère... Les scènes tragi-comiques sont introduites par une espèce de clochard céleste et philosophe.

Photo : Patrick Riou

De la même Compagnie Machine Arrière, on avait beaucoup aimé l'année dernière "*De quelques choses vues la nuit*". Celui-ci affirme un parti-pris esthétique très fort : le décor, un morceau de ville en décomposition, s'appuie sur la structure même d'une grande maison en chantier. Il génère de très belles images en clair-obscur trouées de séquences vidéo glauques. Le langage se destructure. Les mots sont comptés, nous est-il précisé, parcimonieusement. Les personnages trébuchent dessus, les répètent dans des formules incantatoires vides. Le sens est ailleurs, dans les interstices, les silences. La présence de ces corps nus ou enserrés d'habits étriqués qui titubent et se cherchent, nomme la difficulté d'être au monde, d'y nouer des relations sociales et amoureuses. Le pessimisme du propos est transcendé par la poétique de l'univers mis en place et par l'humour omniprésent, noir, grinçant, à fleur de peau. Une authentique réussite.

C. B.

Réservations indispensables
(chaque soirée est limitée à 50 personnes) :
Théâtre de la Digue - 3, rue de la Digue,
05.61.42.97.79